

Tracé d'une « egopole » : la marche d'une femme dans Paris dans *Lettres parisiennes* de Leïla Sebbar

[et Nancy Huston, B. Barrault, 1986, rééd. J'ai lu, 1999, n° 5394)

Christiane Chaulet Achour, Université de Cergy-Pontoise, CRTF –EA 1392



L'egopole : par ce néologisme, je désigne la recherche d'une ville "neutre" pour un individu, en l'occurrence ici une « fille ». Comment se fait sa construction identitaire dans le dessin de ses choix urbains ?

Tout en introduisant à l'univers de Sebbar, je me concentrerai essentiellement sur *Lettres parisiennes* en ne prenant que ses lettres (et non celles de Nancy Huston puisque ce livre est composé d'un échange épistolaire) et en proposant une sorte de **montage d'extraits**¹ significatif pour la problématique qui est la nôtre.

Leïla Sebbar a écrit, à ma demande et dans la perspective de cette intervention, un texte sur Paris. Ce texte que j'ai reçu le 10 mai 2010 quand j'avais terminé ma présentation, a donc été écrit sans avoir lu celle-ci.

« Dialogue » d'une lectrice et d'une écrivaine, ces deux textes se répondent sans se confondre et montre aussi que le parcours décrit ici continue son cheminement...

Leïla Sebbar a inauguré son parcours d'écriture par un travail universitaire, en 1974 ; puis elle a pris le tournant d'une autre écriture qui, si elle gardait trace de l'université, s'est manifestée par un style progressivement autonome de ses règles.² Elle navigue entre trois thématiques que l'ensemble de son parcours (1974-2010) décline successivement en entrecroisement ou en autonomie : l'attention à la violence et particulièrement à celle exercée contre les « filles », l'attention à l'héritage algérien colonial de la France, pour le meilleur et pour le pire, l'attention à une histoire personnelle qui s'énonce en évitant de se dire

¹ En caractères gras, tous les passages qui tissent le sens que je construis entre femme/ville/identité.

² « ... et *Sorcières* m'a séduite parce que c'était le seul lieu, à ce moment-là, capable de me sortir du code corseté et pédant de l'Université où j'étais en train de me perdre pour adhérer à des valeurs institutionnelles que je n'arrivais pas à mettre en question avec assez de force » p. 93, dans Nancy Huston - Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes – Histoires d'exil*, Paris, éd. B. Barrault, 1986, rééd. J'ai lu, 1999, notre édition de référence.

frontalement, intimement liée à l'Algérie des manques (la langue), de l'absence (la terre) et de l'impossible complicité (le silence du père, le difficile dialogue avec des "pairs"³).⁴

Avant d'entrer dans le sujet, j'évoquerai brièvement ce qui précède le corpus choisi, *Lettres parisiennes*,⁵ ouvrage publié en 1986.

Les premières fictions – qui vont donner à l'écrivaine sa visibilité médiatique – sont, en 1981, *Fatima ou les Algériennes au square*, en 1982, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, et *Les carnets de Shérazade*, en 1985.⁶ Elles sont précédées d'une période où elle est totalement prise dans l'effervescence du mouvement féministe comme elle l'a expliqué dans différentes publications, dont *Lettres parisiennes* :

« La première fois, elles [Nancy et Leïla] se sont rencontrées dans une brasserie, à cause des petites filles... pour un travail collectif sur l'éducation des filles – et presque aussitôt, elles ont fait un journal avec des femmes : *Histoires d'Elles* de 1977 à 1980. Trois années particulières, dans un élan unique. En marge, elles aimaient la marge, un autre exil, joyeux et subversif. Elles ont écrit dans *Sorcières*, une revue de femmes, littéraire et singulière, *Les Cahiers du GRIF*, une revue de recherches féministes. » (p. 5).⁷

En 2007, elle revient explicitement sur cette triade féministe :

« C'est ainsi que je suis prise dans la turbulence de Mai 68 et du Mouvement des femmes à Paris. Avec d'autres, hommes et femmes, je manifeste pour défendre des valeurs universelles, menacées au Vietnam par l'armée américaine. [...] Je manifeste dans les rues de Paris contre l'autoritarisme du pouvoir, de la société, de l'université, et, avec les femmes, contre la violence sociale et politique qu'elles subissent, le sexisme, les inégalités flagrantes. [...] Ces luttes, ces protestations collectives m'enchantent. Je pense qu'elles sont justes et **je ne suis pas une individuée, je suis toutes les femmes, tous les exclus, tous les colonisés de l'Empire et de l'intérieur. Je ne suis pas une personne particulière [...]** Je suis citoyenne d'une génération spontanée, je ne suis pas seule. **J'ai une tribu politique, une utopie...** Je deviendrai comme d'autres, bientôt, orpheline de la Révolution, mais, avec des femmes, je réfléchis, je parle, je bavarde avec confiance. Métaphore du patio inconnu. Nous créons un journal, *Histoires d'Elles*, trois années particulières, effervescentes, et la revue de Xavière Gauthier, *Sorcières*, donne liberté aux mots. »⁸

Il est très intéressant de voir la progression, d'une citation à l'autre, du souvenir de ces années et, en particulier, de revenir sur la seconde partie de la citation.

Toujours dans ce texte de 2007, elle précise :

« [...] La revue de Xavière Gauthier, *Sorcières*, donne liberté aux mots. C'est alors que me revient la mémoire de l'Algérie, par ses femmes arabes plus que par ma mère, la Française institutrice de l'enfance.

L'Algérie ne me quittera plus. Et je naîtrai à moi-même [...] »⁹

Période d'écriture dans des collectifs, d'écritures d'essais au cœur du dispositif de prise de parole du mouvement féministe, premiers pas décisifs dans l'écriture de création : elle a

³ « Ce sentiment de n'appartenir à aucun groupe politique, professionnel ou culturel, de n'être liée à aucune communauté idéologique, religieuse ou intellectuelle où il soit possible de se reconnaître en d'autres, des semblables qui puissent entendre et faire entendre un jugement équitable, suivant des règles acceptées par tous, c'est cela qui me manque et me manquera toujours telle que je suis. [...] L'exil, c'est le malentendu... » *Lettres parisiennes*, op. cit., p. 132.

⁴ Informations plus complètes, cf. portrait : http://www.alterites.com/cache/center_portrait/id_1047.php et consulter le site officiel de Leïla Sebbar. Textes, inédits et passages en ligne : clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/

⁵ Nancy Huston - Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes – Histoires d'exil*, op. cit.

⁶ *Fatima ou les Algériennes au square*, Stock, 1981, 233 p. - *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, Stock, 1982, 268 p. - *Les carnets de Shérazade*, Stock, 1985, 281 p.

⁷ Cf. *Lettres parisiennes*, op. cit., Lettre XV, pp. 91 à 98.

⁸ Leïla Sebbar, *L'arabe comme un chant secret*, éd. Bleu autour, 2007, p. 61. Reprise d'un texte de 2003 de la revue *Europe*.

⁹ Leïla Sebbar, *L'arabe comme un chant secret*, op. cit., p. 60.

"libéré" sa propre "machine" à écrire¹⁰... *Lettres parisiennes* est une œuvre charnière qui confirme son entrée en écriture, qui creuse le thème de l'exil et la mémoire que Leïla Sebbar va se choisir pour circonscrire sa difficulté à être et à s'affirmer. Elle s'installe plus consciemment – après y avoir installé ses protagonistes, Fatima, Shérazade –, dans une géographie et une histoire de la FranceAlgérie où Paris me semble jouer un rôle essentiel :

« Dire "je", l'écrire, ça s'apprend. Et si personne n'a été là pour qu'il prenne vie, pour qu'il vive et prospère, ce "je" inconnu, né de père et mère inconnus ? Orpheline du "je" maternel et du "je" paternel. Comment d'une double absence, produire la présence d'un "je" privé de l'un et de l'autre ? »¹¹

Paris, une « egopole »

La narratrice qui signe « Leïla » s'attarde longuement – et pour qui la connaît, c'est une affirmation qu'elle a maintes fois réitérée – sur le seul lieu où elle peut écrire, le café parisien. Elle essaie parfois d'écrire de chez elle et n'y parvient pas. Le 4 juin 1983, elle s'étonne d'écrire de chez elle à Nancy:

« Ce qui m'étonne, à l'instant où je t'écris, dans ce lieu précis, c'est que je puisse le faire, alors que je pensais ne pouvoir écrire de l'exil que dehors, dans **l'anonymat des lieux publics** dont je te parlais, qui peuvent être du désert ou Babel suivant le besoin et l'humeur... Mais le téléphone sonne, on sonne à la porte, les enfants entrent en turbulence et je bascule. J'aurai beau fermer la porte, m'enfermer, me coller à ma table, à ma chaise, leurs cris, leurs voix m'ancrent et m'enfoncent dans le quotidien domestique, dans une réalité qui me tient ici à ce béton, à ce quartier, à cette rue, à cette maison où je n'ai pas de refuge géographique qui me sépare et me protège... Je sais que je vais poser mon stylo et ranger les feuilles dans la chemise des lettres, pour t'écrire quand je serai seule et ailleurs.

Ces lettres, je les écrirai je crois toujours dehors. » (p.17)

Trois jours après, le 7 juin, elle retrouve son lieu d'écriture :

« [...] les enfants, la maison, le quotidien m'ont tenue jusqu'à ces 2 heures où je t'écris de *La Coupole*, sur le beau papier à l'effigie de *La Coupole* avec femme 1920 nue assise comme un modèle au milieu de palettes et de livres..., sur fond de coupole stylisée – je n'y reconnais pas une coupole mauresque – et, au-dessous, « Bar américain » me fait rire à cause de ce que tu disais dans ta lettre : ton horreur d'être "une Américaine à Paris", du stéréotype que je ne redoute pas comme toi lorsque j'écris dans une brasserie [...] » (p. 17)

Le 2 juillet, elle est à nouveau à *La Coupole* :

« Tu vois, je suis seule à Paris une semaine, seule chez moi. J'aurais pu t'écrire de ma table. Vingt-quatre heures de suite et plus, aucun enfant, personne, à peine le téléphone, ne m'aurait interrompue. Il m'a fallu aller dès le matin tôt à *La Coupole*. Je n'y suis pas venue beaucoup dans l'année et ce matin, pour toi, j'y suis. J'ai tellement peur qu'elle disparaisse un jour, vendue à je ne sais qui, qui en fera quinze cinémas ou un sex-shop gigantesque ou des studios de luxe... **Je n'ai pas de lieu dans Paris. Je marche beaucoup dans la ville, toujours suivant le même trajet, rarement de l'autre côté de la Seine..., un itinéraire depuis des années balisé par moi, dans l'inconscient, et qui reste le même – avec quelques écarts accidentels** comme par exemple la rue des Rosiers pour nos réunions de l'année dernière... « C'est pas mon quartier »... et je n'ai jamais cherché dans Paris les quartiers de folklore, les réunions de communautés étrangères. J'y passe, je ne m'arrête pas, sauf pour des raisons très précises ; je n'aime pas être touriste dans les quartiers juifs, arabes, chinois..., sachant trop que je suis à distance. **Je n'ai pas de lieu**, et plus de dix années après ce qui nous a fait bouger, nous n'avons pas créé d'espace pour nous et d'autres, pas de lieu convivial, malgré des vellétés répétées. Les rares cafés, salons de thé, librairies de femmes qui existent et qui, tenus par des femmes, n'excluent pas les hommes, je n'y vais pas, même si géographiquement ils sont proches de chez moi. Au fond, comme je te le disais, malgré cette nostalgie de lieux

¹⁰ Même si elle n'écrit jamais qu'à la main et au stylo à encre (cf. pp. 17 et 18 de *Lettres parisiennes*), se refusant à la dactylographie et ne manipulant pas la saisie informatique !

¹¹ *L'arabe comme un chant secret*, op. cit., p. 54.

où on se retrouverait, **je recherche plutôt des lieux anonymes de rencontres impossibles et où je peux voir et entendre des différences, où justement je ne retrouve pas les mêmes.** » (pp. 26-27)

Dans cet effort qu'elle fait pour comprendre pourquoi elle ne peut écrire de chez elle, elle signale les contraintes familiales et domestiques qui l'étouffent et la fixent, ce qu'elle veut et ce qu'elle craint :

« T'écrire ailleurs me redonne un souffle que je perds à mesure que je me fixe ici, en France, à Paris, dans un lieu domestique, avec des racines, les plus fortes qui soient, des enfants faits ici, avec un homme d'ici, de la ville, de Paris, même si comme moi c'est un *croisé*. Je n'aurais pas « fait souche » avec un Français de souche, ça jamais [...] » (p.27)

Cet échange épistolaire permet à Leïla d'aller plus loin dans la compréhension d'elle-même à partir de cette topographie urbaine qu'elle se fabrique, elle, la « divisée » parce que née d'un couple mixte. Et à propos de cette « division » :

« Je la revis ce matin, seule ici, dans la ville, seule chez moi comme il y a vingt ans, lorsque j'étais seule dans une ville étrangère. J'arrivais d'Alger, de l'Algérie que je n'avais jamais quittée pour aller vivre ailleurs, de l'autre côté de la Méditerranée. [...] C'est ma conscience de l'exil qui m'a fait comprendre et vivre la division, dans le mouvement des femmes en particulier, où j'ai su que **je suis une femme dans l'exil, c'est-à-dire toujours à la lisière, frontalière, en position de franc-tireur, à l'écart, au bord toujours, d'un côté et de l'autre, en déséquilibre permanent. Un déséquilibre qui** aujourd'hui, après des passages, des initiations amoureuses et politiques, **me fait exister, me fait écrire.** » (p.28)

L'épreuve d'un ailleurs en France confirme que ce n'est pas dans n'importe quel café qu'elle peut écrire, mais à Paris. Cette expérience, elle la fait pendant des vacances en Corse, à la fin de ce mois de juillet 1983, à Cargèse : « C'est dans un café que je t'écris. Pas de la maison [...] Et ce café, je ne l'aime pas » (p.38) ; elle s'y résigne comme un pis-aller. Elle n'aime pas le racisme latent, palpable en Corse contre les Français et les Arabes :

« Je le sais, que je ne suis pas chez moi. Moins, bien sûr, qu'à Paris. Métisse. **Je me dis, Paris : Paris existe et heureusement.** Je ne vivrais jamais ici, l'exil dans ce pays me ratatinerait. Tu me demandes de parler de Paris, de la France. **Aujourd'hui je sais que je ne vivrais pas ailleurs qu'à Paris. Je le sais définitivement, et je t'ai déjà dit à quel point j'ai du mal à quitter cette ville. Je le fais sous la contrainte, et pourtant je ne peux même pas dire : « J'aime Paris. » Je ne suis pas sûre d'aimer Paris.** C'est une ville que je connais mal et que je n'ai jamais cherché à connaître ni à découvrir. Difficile de dire pourquoi. » (p. 38)

Elle poursuit en s'interrogeant sur les voyages de vacances d'Algérie en France durant son enfance et son adolescence : la France s'y réduisait à un petit village de Dordogne, « chez le père de ma mère ». Plus tard, lorsqu'elle a dû venir en France : Aix, Paris, peu lui importait. Puis Paris a été la ville où elle retrouvait l'homme qu'elle aimait mais ce n'est pas une ville qu'elle regardait, qu'elle visitait. Elle était à Paris sans être à « PARIS ». Pour son père et sa mère il existait « la mythologie France » mais pas la « mythologie PARIS ». Et puis sa résidence à Paris s'est imposée comme une évidence : « Quand je suis venue y vivre, c'était Paris, la ville où je resterais, moi qui étais née dans un village des hauts plateaux algériens » (p.39). Elle n'y a jamais été en touriste et elle ne s'intéresse pas du tout à l'histoire de Paris :

« **Je marche pourtant dans cette ville, mais presque toujours la tête dans les épaules ou les yeux au sol... Il fait trop froid. Mais je regarde. Je regarde ce qui se passe. Pas les lieux – encore qu'un peu plus maintenant –, les personnes. Je peux traîner pendant des heures en vagabonde, comme si j'étais absolument oisive. C'est aussi ce que j'aime dans le métro : m'arrêter, regarder, écouter.** » (p.39)

Heureusement, au bout de trois semaines, elle échappe à la vacance des vacances et se retrouve à Paris : « Je reviens à Paris où je peux avoir l'impression d'être moins vide, moins végétale. » (p. 40)

A la mi-août, elle raconte à Nancy, une aventure parisienne :

« Je ne sais si tu connais le parc de Bagatelle. C'est un parc de la ville de Paris, du côté de Boulogne, dans des quartiers qui ne sont pas les miens, ni les tiens et où j'aime aller tôt le dimanche matin. Les iris n'étaient pas fleuris et il n'y avait presque plus de roses à la roseraie. A l'ombre des platanes on peut manger à midi. » (p.49)

A la table d'un restaurant en plein air, elle voit une femme qu'elle reconnaît aussitôt comme étant une ancienne du lycée de Blida, avant 1962. Elle représentait le monde des colons que Leïla haïssait car fille d'Arabe instituteur, ni caïd, ni bachagha, elle n'était pas « regardée » par ces filles-là :

« Fille d'un père en exil dans la culture de l'Autre, du Colonisateur, loin de sa famille, en rupture de religion et de coutumes, fille d'une mère en exil géographique et culturel – ma mère avait quitté dans le drame une famille d'agriculteurs de Dordogne pour suivre un Arabe dans un pays lointain -, **j'ai hérité, je crois, de ce double exil parental une disposition à l'exil, j'entends là, par exil, à la fois solitude et excentricité.** » (p.51)

Rien de ce qu'elles ont pu échanger n'est véritablement rapporté car ce qui intéresse Leïla, dans ce chemin de traverse de son parcours parisien balisé, c'est ce que cette rencontre provoque et fait remonter comme souvenir, de sa position de fille de couple mixte sur laquelle elle s'arrête très longuement. Elle note simplement qu'Andrée, comme elle, a vieilli et qu'elle n'est plus « en beauté dans une robe vague trop large et sans charme » (p.53). Et l'esquisse de confiance que celle-ci tente au moment de partir n'est pas enregistrée par Leïla qui se sent gagnante, en quelque sorte, dans ce dénouement historique, la fin de l'Algérie française : « je ne suis pas sûre qu'elle m'ait vue d'ailleurs, mais je sais que ce que j'écris, elle ne pourra jamais l'écrire... » (p.53) Tout cela... dans le parc de Bagatelle !

L'autre chemin de traverse est différent et conduit Leïla, volontairement cette fois dans d'autres quartiers de Paris pour des rencontres qu'elle provoque :

« Je voulais te parler, justement, de **ces exils de comptoir que je pratique depuis que je suis en France** (en Algérie j'étais trop jeune pour le faire et lorsque j'y suis retournée l'année dernière, je n'ai pas trouvé de place aux comptoirs de la grand-rue d'Alger. Les hommes s'y pressent, serrés les uns contre les autres. Il reste les sinistres salons de thé où les femmes entre elles se gavent de petits gâteaux sucrés). Donc, à ce comptoir des Halles, comptoir de nuit et d'épaves jeunes et vieilles, hommes et femmes, j'étais la seule femme avec cette autre femme pour laquelle j'éprouvais à la fois de la haine, de la pitié, de la tendresse comme souvent lorsque je suis confrontée, à quelques mètres, à une prostituée. »¹²

La femme part et elle reste :

« **Je suis restée au comptoir, seule femme.** Les hommes autour de moi étaient jeunes. Ils ne m'intéressaient pas ; ils étaient français, anglais ou allemands, sauf un, à l'autre bout, un Asiatique. [...] Je les écoute, c'est tout. Parfois je parle, parfois non, et ils doivent se demander ce que je fais là, ces hommes seuls qui attendent et méditent [...] **Je transgresse le code qui continue à fonctionner, code de bistrot où une femme au comptoir drague ou se fait draguer** si elle n'est pas l'ivrogne que tous les garçons connaissent. » (p. 110)

Elle rencontre d'autres femmes, toutes prostituées et plusieurs lui disent qu'elle a l'air triste. Elle creuse, à partir de cette remarque, un sillon de son moi :

¹² Suivent deux longues pages sur son désir et sa répulsion pour les prostituées et pour cette femme qu'elle a repérée comme Algérienne, pp. 108-109.

« J'étais ce que j'étais, c'est vrai, triste et un peu malheureuse mais à cause de rien ni de personne, à cause de moi telle que je suis, déplacée, dans l'imposture, en somme, comme tu le dis si bien, toujours tendue. C'est vrai aussi que je ne suis jamais gaie. Je peux être drôle, caustique, sarcastique... mais pas joyeuse. » (p. 113)

C'est un auto-portrait assez saisissant qui nous reconduit à la citation prise à *L'arabe comme un chant secret*, au début de mon intervention.¹³

Paris est la ville où elle n'a pas de malaise, entre son parcours balisé soigneusement, ses longues stations à La Coupole pour écrire ou dans d'autres lieux, jardins ou cafés pour observer et ainsi se révéler à elle-même, et de pas ressentir « cette impression d'étouffer lorsqu'il n'y a pas de rue et de café. » (p. 92)

« **Heureusement, Paris – cosmopolite** comme New York (j'irai même si je ne parle pas la langue, je devrais me sentir à l'aise dans n'importe quelle Babel... Mais non. J'aime entendre les autres langues, je n'ai pas le désir de les pratiquer... C'est une vieille histoire comme tu sais) –, **Paris, une ville du Grand Nord pour moi à cause de la pluie, du froid, des nuages, est latine et méditerranéenne, orientale si on veut**, et ses bistrotts auvergnats ne sont du centre profond de la France que par les yeux clairs à fleur de tête des patrons et leurs grognements d'hommes sauvages... **Pour le reste – les clients, le comptoir, le passage, les conversations, les langues qui se mêlent d'une classe à l'autre, d'une civilisation à l'autre -, pour cela, j'aime Paris.** » (p.92)

Ainsi Paris est en même temps la ville de l'ancrage et du nomadisme possible, celle qui permet à Leïla de sortir de la maison d'école où le père les a enfermées elle, sa mère et ses sœurs pour les protéger de l'Algérie environnante, coloniale et colonisée, les livrant à un avenir sans relation identifiable avec la France ou avec l'Algérie ; cette maison d'école qu'elle reconnaît comme son seul pays natal pourtant puisque dans l'Algérie où elle a vécu dix-huit ans, elle n'a aucun lien avec Ténès, la ville de « la mère du père », et dans la France où elle vit depuis, aucun lien non plus avec le village de Dordogne, celui « du père de la mère ». Son écriture hante un autre lieu mythique, à la périphérie de Paris, la banlieue et ceux qui l'habitent où elle se reconnaît comme dans un miroir :

« **Les enfants de l'immigration feront violence à la France** comme elle a fait violence à leurs pères ici et là-bas. Ils sont sans mémoire mais ils n'oublient pas, je crois [...] Pour moi, d'où je les vois, d'où je les entends (je ne vis pas avec eux), **je les voudrais inassimilés, singuliers et violents, forts de leurs particularismes et de leur capacité à saisir la modernité...** Ils sont ma mythologie, pour une part, j'ose le dire et l'écrire parce que, plus vieille qu'eux de dix ou vingt ans, loin d'eux et de leur pays d'immigration, toujours à distance [...] » (p. 62).

La ville dont il est question ici n'est pas n'importe quelle ville mais Paris ! Ce Paris plein du prestige de son passé et de son histoire, Leïla Sebbar n'y est pas sensible : ces « pierres » où la gloire de Paris est gravée dans le marbre ne l'intéressent pas. Pour l'adopter il lui faut l'habiter avec son histoire et celle des femmes ; elle peut devenir alors sa ville, sans jamais faire siens certains quartiers et en y attirant vers son centre, les périphéries des banlieues.

Ainsi, avec ce parcours d'affirmation d'une identité de femme dans une ville sans mémoire des origines, on rejoint les remarques de Michèle Ramond dans « Quant au féminin » qui m'ont donné l'envie de vous faire entendre puis lire ce parcours :

« *Il nous faudra, plus que jamais sans doute, concevoir le féminin comme une valeur transversale, un territoire frontalier, borderline, fluctuant, qui introduit du trouble dans la différence sexuelle et qui fait les sexes*

¹³ Cf. note 8.

égaux dans le mouvement qui dé-situe le sujet par et à travers sa création. Le féminin dit la femme, mais il dit aussi l'entre-deux d'un espace où la subjectivité de l'Un devient apatride, nomade, et s'ouvre à l'infini de l'Autre. Insituable et se vivant dans la rupture des catégories par lesquelles le monde, dominé par le masculin, se pense et s'impose, la femme fréquente de façon habituelle ce territoire frontalier où tout sujet créateur s'exile. C'est pourquoi elle a été moins présente sur le terrain des créations qui ne lui était pas nécessaire pour se sentir et se vivre expatriée, car telle était sa condition. Il fallait plutôt qu'elle naisse à soi-même en empruntant aux certitudes de l'Un les vertus qui lui permettraient de s'implanter enfin, un peu, dans une terre natale. »¹⁴

Comment je suis née à Paris

Après deux années passées à Aix-en-Provence, je suis arrivée à Paris en 1963, pour poursuivre des études de lettres modernes à la Sorbonne. Comme j'avais oublié Alger, quittée en 1960-1961 pour Aix-en-Provence, j'ai oublié de voir Paris.

Des années durant, je n'ai rien vu de Paris, rien voulu voir. Pas de lieu dans ma mémoire, des personnes dans la ville, mais hors-sol en quelque sorte. La géographie parisienne n'existait pas, seulement les rencontres, peu importait le lieu même.

J'ai aimé des personnes.

Je n'ai pas aimé Paris.

Pas de lien entre le cœur et la pierre. Comme j'avais été enfermée à Alger, je me suis enfermée dans les rayons souterrains de la Bibliothèque Nationale rue de Richelieu. Volupté de la solitude intellectuelle, littéraire loin de la guerre, loin de Paris dans Paris que je n'avais pas à apprivoiser. J'ai voyagé depuis l'Afrique jusqu'à la Caraïbe, dans les bateaux négriers vers les plantations de Saint-Domingue, avec l'esclave Adonis et ses compagnons de malheur, jusqu'à la révolte des esclaves de l'île, la première de la Caraïbe. La traite des nègres, métaphore tragique de la colonisation m'a occupée plusieurs années.

J'avais commencé à regarder Paris avec les manifestations de mai 68 et après 68. Paris révolté, c'était une autre ville que je pouvais, avec d'autres, m'approprier, marchant et criant sur ses pavés descellés, entre les platanes abattus ou courant pour échapper aux CRS. Marcher ainsi dans une ville qui n'imposait plus son histoire avec autorité et coercition, marcher ainsi dans un paysage que nous fabriquions à mesure de notre avancée, c'était comme naître à Paris qui naissait elle-même autrement, par nous, pour nous.

Quelques années plus tard, pacifiques, joyeuses, lyriques, nous avons occupé les rues de Paris, partout des femmes, femmes et enfants, criant, chantant, riant, nous avons marché dans la ville capitale, nous lui avons inventé une histoire nouvelle, nous avons inventé, donné naissance à une autre ville, notre ville.

Je pouvais dire Paris m'appartient.

Partout, je suis à Paris comme dans ma maison et tous les exilés, comme moi sont dans la maison commune où je les entends, où je leur parle dans les livres que j'écris, ils peuplent la grande ville où je marche, suivant la géographie des exils, ma géographie, je peux dire aujourd'hui ma géographie parisienne. La géographie de Shérazade, ma Shérazade. Avec elle, je découvre l'inconnu de Paris. Et puis, je marche avec les jeunes Beurs garçons et filles, leurs beaux cheveux sans foulard islamique. On est en 1983, octobre. Ils arrivent à Paris. À nous Paris, après un long voyage en France. Sur leur terre de naissance, étrangère, ils ont marché à pied, hameaux, villages et villes. À Paris ils ne sont plus étrangers. Le président de la République les reçoit à l'Élysée.

Mes fils, nés à Paris, d'un père parisien m'attachent à la ville, Paris. Les mères sont du pays de leurs enfants, je le crois.

Je peux dire j'appartiens à Paris.

La seule ville.

Leïla Sebbar
Paris, mai 2010¹⁵

¹⁴ Consulter le site et ce texte intégral, en particulier : gradiva.univ-pau.fr/live/

¹⁵ Texte inédit, pour Gradiva.